

Une certaine idée de la beauté *Lilies* de John Greyson

Marco de Blois

Number 85, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1996). Review of [Une certaine idée de la beauté / *Lilies* de John Greyson]. *24 images*, (85), 48–48.

Une certaine idée de la beauté

par Marco de Blois

On avait toutes les raisons de penser que *Lilies* serait une véritable réussite. D'abord, ce film de John Greyson profite d'une structure narrative solide, celle des *Feluettes*, pièce marquante du théâtre contemporain québécois, qui en avait ému plus d'un lors de sa création en 1987 dans une mise en scène d'André Brassard et que son auteur Michel Marc Bouchard adapte ici pour le cinéma. Puis, le réalisateur est un cas à part au Canada: cinéaste gay, le seul du pays probablement à avoir réellement du talent côté long métrage, il avait précédemment signé une comédie musicale aussi inusitée que décapante sur la propagation du sida, *Zero Patience*. Or, à notre grande surprise, *Lilies*, qu'on aurait bien voulu aimer, ne serait-ce que pour l'intelligence de ses artisans, apparaît comme une œuvre un peu guindée, corsetée dans ses belles manières, un film joli qui fera peut-être l'orgueil de Téléfilm Canada mais dont la charge émotive demeure en deçà de celle du texte.

Dans la pièce de Bouchard, des prisonniers participent en 1952 à une représentation théâtrale relatant un événement survenu au début du siècle. Les auteurs reprennent ici ce dispositif narratif de mise en abyme mais déplacent dans des lieux réels la pièce jouée par les prisonniers. Les moments de la pièce qui tenaient du «théâtre dans le théâtre» se transforment donc en flash-backs de genre réaliste. Bien que la présence d'hommes dans les rôles de femmes indique que ce que nous voyons est une mise en scène jouée en prison, on finit assez vite par oublier le travestissement des acteurs, le cadre réaliste aidant.

Or, il faut avouer que la reconstitution historique apparaît conforme aux standards habituels de qualité. Et sur ce point, *Lilies* présente quelques ressemblances avec des séries télévisées comme *Blanche* ou *Marguerite Volant*, où l'illustration historique doit son caractère plaisant à une norme esthétique appliquée à toutes les productions de ce genre. Greyson enlève à l'œuvre son âpreté romantique et sa force mélodramatique en misant trop sur les effets charmants, agréables à l'œil. Les chatoyantes lumières, les beaux costumes et les décors pittoresques, tout cela est bien beau, mais



Matthew Ferguson, Danny Gilmore et Jason Cadieux. Un film dont la charge émotive demeure en deçà de celle du texte.

les émotions extrêmes que sont la cruauté, la douleur, la haine — et la passion amoureuse, pourquoi pas? — peuvent difficilement s'accommoder d'une beauté pour boutique d'antiquaire.

Pourtant, dans le dossier de presse remis aux journalistes, le réalisateur déclare avec détermination qu'il a choisi «la démesure du geste et la surcharge ironique pour dépeindre la manière brutale mais courante avec laquelle les parents, le clergé et les communautés «bien-pensantes» tentent d'éradiquer l'amour de deux garçons l'un pour l'autre». Plus loin, il évoque même les «campagnes anti-gays d'une droite chrétienne hystérique et les ravages du sida» auxquels il veut répondre par une «offensive esthétique». Ces lignes donnent une idée juste de sa colère, par ailleurs tout à fait légitime et partagée par plusieurs, mais le film est quant à lui bien sage et ne réussira tout au plus qu'à choquer quelques punaises de sacristie. Pour le reste, la démesure et la surcharge dont il parle se traduisent par des tics esthétiques qui contribuent à figer l'œuvre dans un maniérisme assez balourd. La scène du bain, par exemple, moment clé où les jeunes amants peuvent enfin consommer leur amour, est traitée avec une grandiloquence kitsch et on peut en dire autant de l'utili-

sation abusive et peu inspirée de la musique grégorienne qui, plutôt que d'évoquer la pureté des sentiments, devient vite afféterie sonore.

Tout de même, rendons hommage aux comédiens qui portent une bonne partie du film sur leurs épaules: Marcel Sabourin, que l'on voit trop peu, interprète avec le talent qu'on lui connaît un rôle de prêtre tourmenté et on découvre en même temps Brent Carver, impressionnant dans le personnage tragique de la comtesse de Tilly. Mais on ressort un peu navré de ce film «bien fait» et bien joué qui donne une idée fluette de ce que peuvent être les tourments de deux jeunes hommes vivant une passion dévorante dans une société qui les dévore tout autant. ■

LILIES

Québec-Canada 1996. Ré.: John Greyson. Scé.: Michel Marc Bouchard, d'après sa pièce *Les feluettes*. Ph.: Daniel Jobin. Mont.: André Corriveau. Son: Jane Tattersall. Mus.: Mychael Danna. Int.: Brent Carver, Marcel Sabourin, Aubert Pallascio, Jason Cadieux, Matthew Ferguson, Danny Gilmore, Alexander Chapman, Ian D. Clark, Gary Farmer, Robert Lalonde, Rémy Girard. 95 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.